

PIERRE VALDELIÈVRE



# STATUETTES

POÈMES



*Illustrations sur bois*  
de HENRI GROS



CROUAN & ROQUES  
Imprimeurs-Éditeurs  
86, Rue de Paris, LILLE

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

10 exemplaires hors commerce sur papier Vélín pur fil des Papeteries Navarre  
numérotés de I à X

et 350 exemplaires sur papier bouffant Omnia des Papeteries de France  
numérotés de 1 à 350

Exemplaire

N<sup>o</sup> 302



## OEuvres poétiques du même auteur

---

LES HEURES ÉMUES (1912), Edition du Beffroi - Paris (Epuisé).

JOIES & TRISTESSES (1922), Ed. illustrée A. Blaizot - Paris.

MA PETITE PATRIE (1923), d° (Epuisé).

LA RANÇON DU PROGRÈS (1928), Ed. L. Danel - Lille.

### *La Tétralogie des Eléments :*

LA POÉSIE DE LA MER (1932), Ed. illustrée La Caravelle - Paris.

LA TERRE, poèmes géorgiques (1935), d°

LE POÈME DU VENT (1937), d°

LA SPLENDEUR DU FEU (1939), d°

CROQUIS D'ALGÉRIE (1939), d°

DOUZE SONNETS VOTIFS MANUSCRITS (1939), Ed. E. Raoust - Lille.

LES AILES QUI VIRENT (1946), Ed. illustrée E. Raoust - Lille.

LA BÉLANDRE QUI PASSE (1946), d°

LE SOIR QUI DESCEND (1952), Ed. Crouan et Roques - Lille.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (1953), d°



## AVANT PROPOS



**T**ous les arts sont frères, et le poète comme le sculpteur ayant perçu quelque attitude de beauté, ont le souci de la capter et de la faire revivre, celui-ci dans la statue que sa main modèle dans la glaise humide, et celui-là dans le rythme chantant de ses strophes.



Aussi ai-je formé le propos de fixer en ces vers, quelques silhouettes antiques, comme autrefois les artisans de Tanagra fixaient dans l'argile les poses et les gestes familiers de leurs personnages.

Pourquoi ces seules figurines grecques et romaines ?

Parce qu'à distance ces personnages de l'antiquité païenne nous apparaissent auréolés d'un tel nimbe de poésie, que leur évocation est pour le poète un jeu délicieux, et qu'il s'agisse de Nausicaa, de Briséis ou de Chloé, leur physionomie le retient et le fascine comme dans un éblouissement de lumière.

Nos grands poètes classiques ne s'y sont point trompés, qui ont mis à la scène des Antigone et des Iphigénie, malgré l'erreur de leur temps qui faisait évoluer ces personnages sous des costumes et dans des décors qui rappelaient plus Versailles et la cour de Louis XIV, que Rome ou Athènes.





## LIMINAIRE



**A**llez, petites statuettes  
Qu'avec tout mon amour j'ai faites,  
Toute ma ferveur et ma foi :  
En vous j'ai mis un peu de moi.  
Allez vers ceux qui vous souhaitent,  
Vers les artistes, les poètes,  
Ouvrez-leur l'orient vermeil,  
Portez-leur un peu de soleil.



Et telles que je vous ai faites,  
Soyez, légères silhouettes,  
Messagères d'humanité,  
Partez pour semer la beauté.  
Evitez ceux qui vous rejettent,  
Les ignorants, les folles têtes,  
Gens incapables de saisir  
Que l'on puisse trouver plaisir  
A dessiner vos silhouettes  
Au fil de ses rêves en fête.  
Tel l'artisan de Tanagra  
Vous modela, vous colora,  
J'ai voulu vos petites têtes  
Non plus inertes et muettes,  
Mais avec la chaleur des mots,  
Avec le reflet des émaux.  
Et maintenant partez seulettes,  
Petites Tanagra fluettes,  
Chez mes amis dispersez-vous:  
Surprenez-les à pas de loups,  
Toutes simples et mignonnettes.  
Adieu, mes frêles statuettes !

---



## LA COIFFURE

---

**E**uriclée a tordu ses longs cheveux ardents,  
Puis les a prestement nattés en lourdes tresses.  
La voici maintenant, par les gestes prudents  
De ses doigts déliés, doux comme des caresses,  
Qui pose pour orner la boucle des cheveux,  
Un grand peigne d'écaille, où deux cornes égales  
Portent, sertis dans l'or et jetant tous leurs feux,  
Des cordons de rubis encerclant des opales.





## LE TYMPANISTE



**I**l tient entre les mains son tympanon sonore:  
Il est prêt à frapper au centre de la peau  
Tendue entre deux arcs en bois de sycomore,  
Et les grelots de cuivre, à chaque soubresaut  
Que fait son instrument, gaiment tintinnabulent.

Tout son corps frémissant aspire à tressauter,  
Des rythmes tournoyants entre ses doigts circulent,  
Et la danse à l'instant s'apprête à l'emporter.  
Soudain le tympanon résonne sous sa paume,  
Et le voilà bandé sur ses jarrets pliés,  
Sautant, tourbillonnant, léger comme un fantôme  
Au rythme merveilleux des muscles déliés.







## LA CONQUE



Neptune, j'ai trouvé cette conque marine  
Ce matin sur la plage, où le flot se mourait:  
Ses bords sont dentelés et sa nacre est si fine,  
Qu'à travers ses parois le soleil transparait.

La voici comme offrande, à toi je la destine,  
Et j'accours à l'instant, l'apportant d'un seul trait  
Toute mouillée encor de la fraîcheur saline,  
Et telle que la mer l'a faite, sans apprêt.

Vois, comme des cheveux, les algues l'ont vêtue,  
Parant d'un vert si doux sa blancheur de statue;  
Et dans les profondeurs de ses flancs contournés.

On entend s'agiter, si l'on prête l'oreille,  
Des tumultes lointains dans la conque enchainés,  
Et tout la rumeur du large qui sommeille.







## LA MARAUDE

---

**J**oueuse, Nonia descendait le sentier  
Où par dessus la haie en touffe de cytise  
Qui borde le jardin de Lycas le potier,  
Une branche de vigne agitait dans la brise  
Quelques raisins dorés mûris par le soleil.

D'un geste décidé elle saisit la grappe  
Dont la présence a mis son désir en éveil;  
Et tandis que pressant le pas elle s'échappe,  
Lycas qui de son clos a pu voir le larcin,  
Se sent monter au cœur un accès de colère,  
Et s'élançe à grands cris, brandissant son gourdin.  
Mais déjà la fillette en sa fuite légère,  
Alerte, le narguait d'un regard sans effrois,  
Mordant à belles dents dans la grappe juteuse  
Dont la pulpe empourprait ses lèvres et ses doigts.  
Et le soleil dorait sa jeunesse riieuse.







## LA COUPE



**D**e son bras arrondi comme le col d'un cygne,  
Artemis lève au ciel une coupe de vin.  
Cette coupe est d'onyx rose et blanc que souligne  
L'élégance du pied ciselé dans l'étain.  
Au seuil de l'atrium que le grand jour éclaire,  
C'est un rite sacré que cette offrande aux dieux,  
Et de ce vin doré parmi la coupe claire  
Il sort, sous le soleil, un reflet merveilleux.  
Et l'esprit à l'instant se reporte à Socrate,  
Quand stoïque et vainqueur il but sans hésiter  
Cette coupe fatale où sa patrie ingrante  
Lui présenta la mort et l'immortalité.



## A LA FONTAINE



**P**ortant sur son épaule une cruche de grès,  
Ampelisca revient des bords de la fontaine;  
D'un geste gracieux elle retient sans peine  
Le fardeau ruisselant que ses pas mesurés,  
Parmi la sente étroite au sein de la feuillée,  
Tiennent en équilibre à son bras enlacé,  
Tandis qu'au bord de l'eau, là-bas, elle a laissé  
L'empreinte de son pied dans l'argile mouillée.





## LE COUCHER



**S**ur le lit de repos, Lyssa la vestiplice  
A placé les coussins gonflés de lourd duvet  
Où Chloé va dormir au gré de son caprice;  
Elle range avec soin au fond de leur coffret  
Les colliers détachés du cou de sa maîtresse,  
Et les pendants d'oreille en or fin ciselé.

Sur le point de céder au sommeil qui la presse,  
Chloé d'un geste las fait signe de voiler  
D'un velum tempérant l'atmosphère échauffée,  
Le jour éblouissant d'un rayon de soleil:  
« Mais demeure avec moi jusqu'à ce que Morphée  
Ait versé sur mes yeux le baume du sommeil. »







## LE DOGUE

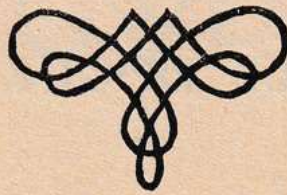
---

**L'**esclave Machaon tient un dogue d'Afrique,  
Un gros dogue féroce au mufle menaçant,  
Et pour le retenir sur son jarret puissant,  
Il resserre la laisse en un geste énergique.

Le molosse est de prix, son poil est magnifique;  
A toute heure du jour il gronde, l'œil perçant;  
Envers son maître seul on le voit caressant,  
Toujours prêt à sauter sur quelque famélique.

La maison, à coup sûr, est en sécurité,  
Et le moindre rôdeur s'enfuit épouvanté  
Car le chien veille encor bien mieux que le dieu Terme

Dont la borne de grès se dresse dans la nuit;  
Et par delà la haie où le verger s'enferme,  
En alerte il bondit pour mordre au moindre bruit.





## LE PIÉGEUR

---

**A**ndroklès a posé des pièges dans les bois,  
Et déjà cette nuit, par trois et quatre fois  
On a perçu le cri d'une bête en détresse.  
Aussi, longtemps avant que le jour ne paraisse,  
Lorsque l'aurore lutte encore avec la nuit,  
Androklès a suivi le sentier qui conduit  
Aux lieux où dans le calme il a tendu son piège;  
Et là, sous un fourré touffu qui le protège,  
Il aperçoit un loup qui se débat en vain  
Cherchant à dégager sa patte du grappin,  
Et qui lève vers l'homme un regard de molosse,  
Un regard à la fois suppliant et féroce.  
Mais lui, levant l'épieu, le plante dans le col  
De la bête que sur l'instant il cloue au sol.  
Et le loup a rendu son âme pantelante  
La gueule grande ouverte, et la langue saignante.

---



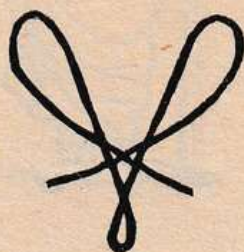
## LE CYNIQUE



Quand je sors dans la foule on me traite de chien,  
Ou bien on me dit porc du troupeau d'Epicure,  
Mais je refuserais que celui qui censure  
Acceptât d'échanger son sort contre le mien.



Dans mon renoncement je me plais à ce point  
Que j'endure sans fiel la colère et la haine,  
Avide d'imiter mon maître Diogène  
Quand il cherchait un homme et ne le trouvait point.





## OFFRANDE

---

**S**ous la douce fraîcheur que l'ombre favorise,  
Par les sentiers bordés d'yeuse et de cytise,  
O dieu Pan, j'ai franchi pour venir jusqu'à toi  
La route solitaire et longue, sans effroi;



Et je t'apporte ici, pour te rendre propice,  
Pour écarter de nous, funeste maléfice,  
Tous les maux désastreux qui frappent les troupeaux,  
Une jarre de lait et deux agneaux jumeaux  
Que la mère a mis bas lors des ides dernières,  
Et qui lèvent vers toi leurs têtes familières.





## LA VICTOIRE

---

**R**entrant dans la cité, ce jeune guerrier tient  
Pour prix de ses exploits, une Victoire ailée.  
Il la brandit avec fierté, car il sait bien  
Combien il a fallu prouver dans la mêlée  
Et d'adresse et de ruse et de force et d'audace.



La petite Nikè d'argile de Naxos  
Qu'un habile potier a formée avec grâce  
Est debout, casque en tête, et la lance au repos ;  
Et le guerrier frémit en portant cet emblème,  
De joie intérieure et de mâle fierté.  
Mais que de compagnons, dans la lutte suprême,  
Furent dans le combat fauchés à son côté !  
Comme une fleur des champs que le soc a tranchée,  
Sur l'herbe ensanglantée ils sont tombés sans cri :  
Alors à ce réveil de sa peine cachée,  
Dans son triomphe même il sent qu'il s'attendrit.





## LA PLAGE

---

**C**hloé, viens avec moi sur le bord de la plage :  
Ensemble cheminons tout le long du rivage  
Parmi le sable chaud si doux à nos pieds nus.  
Vois les vagues poussant leurs efforts continus  
Pour mourir en jetant leur écume saline;



Les algues vont mêlant leur chevelure fine  
Au gré capricieux des courants de la mer;  
Regarde se bercer les mouettes dans l'air,  
Eployant au soleil leurs ailes grand'ouvertes,  
Ainsi que font des nefs de leurs voiles offertes  
Au souffle vigoureux des lointains horizons;  
Entends-tu se briser sous nos pas les cloisons  
Des conques que le flot rejette sur la grève  
Par l'effort patient d'un mouvement sans trêve ?  
Regarde ! Tu parais distraite, et tes esprits  
Sont comme des oiseaux qu'un chasseur aurait pris  
Accablés et captifs dans sa nasse. — Oui, je tremble,  
J'ai cru voir, me tournant à demi, ce me semble,  
Derrière moi, le dieu au sourire vainqueur,  
Eros me décocher une flèche en plein cœur !





## LA NEIGE



**O**, Callisthène, que j'ai froid !  
Jusqu'au cœur je me sens glacée  
Et tout mon être est en effroi  
Jusqu'à suspendre ma pensée !

— Eh quoi, quelques flocons qui voltigent dans l'air  
Te glacent à ce point ? Vois, la neige qui tombe  
Dessine autour de nous les grâces de l'hiver ;  
On croirait voir flotter des plumes de colombe.

— En vain je serre autour de moi  
Les plis de ma stole légère,  
Et je suis tremblante d'émoi.  
Serait-ce des dieux la colère ?

— Non, petite Chloé, la colère des dieux  
N'a que faire en ceci, quand descendent des pôles  
Ces frêles duvets blancs, qui voltigeant aux cieux  
Ornent si joliment tes frileuses épaules.

— Abrite-moi du vent glacé,  
Prends-moi dans tes bras, Callisthène,  
Et ne crains point de me presser,  
Que ma chaleur sente la tienne !



— Que bénis soient les dieux pour ce frimas vainqueur  
Qui flocon à flocon, par une chute lente,  
Te conduit à poser ton cœur contre mon cœur,  
Et ton souffle hésitant sur ma lèvre tremblante !





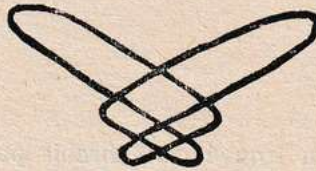
## LE PÂTRE



**E**umée, as-tu trouvé cette brebis perdue ?  
— Non, maître ! J'ai cherché parmi tous les halliers.  
Je pensais qu'hier soir je l'avais entendue  
Bêler un long appel, et j'ai pris les sentiers  
Qui vont en descendant là-bas vers la fontaine.



Hélas je n'ai rien vu, et je suis remonté  
Tristement dans la nuit, gravissant avec peine  
La sente rocailleuse où la fatalité  
L'a fait perdre sans doute en cherchant sa pâture.  
— Peut-être elle a franchi la lisière du bois,  
Et la trouveras-tu par delà la clôture ?  
— Oh non, maître, elle est trop familière, et je crois  
Qu'elle a dû rencontrer des loups dans la carrière,  
Qui l'auront dévorée. On a trouvé les pas  
D'un loup tout fraîchement imprimés sur la terre;  
Cette bête est féroce et ne pardonne pas ! »  
Alors le vieux berger penché sur sa houlette  
En silence a repris la garde du troupeau,  
Il a sifflé son chien et secoué la tête,  
Remontant sur l'épaule un pan de son manteau.





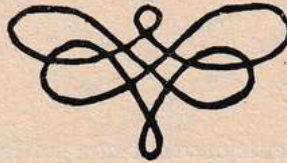
## CORNÉLIE



**L**a matrone entr'ouvrant son coffret de bijoux  
Orné de fils d'argent encastrés dans l'albâtre,  
Etalait ses joyaux, et disait : « Mon époux  
M'a donné ces trésors; tu sais que j'idolâtre  
Les métaux précieux et les pierres de prix :



Contemple ce saphir, vois cette perle fine,  
Regarde cet émail d'un si chaud coloris,  
Et ces colliers pesants où l'opale voisine  
Autour d'une émeraude, avec quatre rubis.  
Et voici : quand je mets ces deux pendants d'oreille  
Je ne m'arrête point aux maux que je subis  
Sous leur poids, tant ils sont une pure merveille  
En or phénicien finement ciselé.  
Mais toi, Cornelia, fais-moi voir tes richesses;  
Ton maître le consul Gracchus t'a dû combler,  
Laisse-nous admirer l'objet de ses largesses. »  
Alors elle en entr'ouvrant un velum doucement  
Fit paraître ses fils Caius et Tibère :  
« Ceux-ci sont mes bijoux et tout mon ornement,  
Ce sont les seuls bijoux que désire leur mère. »





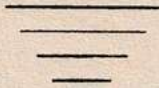
## LA COURSE



**C**omme un jeune chevreau bondissant dans les prés,  
Atalante a couru dans la fraîche rosée  
Dès le soleil levant, dont les rayons dorés  
Autour d'elle dardaient leur lumière irisée.



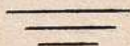
Subtile comme une ombre, elle a couru longtemps,  
Alerte et jouissant de se sentir légère,  
Derrière elle entraînant en de longs plis flottants,  
Les pans de sa tunique, au vent qui les libère.  
Mais sa course a pris fin : La voici maintenant  
Qui s'arrête essoufflée et toute hors d'haleine.  
Elle croise d'instinct ses deux bras, contenant  
Son cœur tumultueux dont le choc vif l'entraîne  
Au rythme saccadé de son souffle pressé;  
Et l'air à grands efforts entrant dans sa poitrine,  
On voit son jeune sein monter et s'abaisser  
Au mouvement que fait sa stole en toile fine.



## LES OSSELETS



**P**hilakos ! N'as-tu point encore assez dormi ?  
Viens jouer avec moi; déjà l'heure s'avance;  
Cependant que les yeux fermés plus qu'à demi  
Tu sommeilles à l'ombre entouré de silence,  
Le soleil a passé le zénith embrasé,  
Tandis que sa chaleur devient plus supportable.  
Viens jouer avec moi, et tous deux sans ruser  
Nous ferons, côte à côte allongés sur le sable,  
Sauter les osselets polis entre nos doigts. »  
Et l'on a vu, rieurs, sous un soleil de gloire,  
Deux enfants nus faisant, en des gestes adroits,  
Danser entre leurs mains les osselets d'ivoire.







## L'ARCHER



**U**n genou sur le sol, solidement campé,  
De la main gauche il tient son arc en bois de frêne;  
De l'autre, sur la corde et la flèche sans peine  
Il contracte l'effort de son poignet crispé,  
Et le bois dur de l'arc se tend sous la pesée.

Calme et maître de lui, le souffle retenu,  
Il darde un œil perçant au regard soutenu  
Pour assurer au mieux la correcte visée.  
Mais voici que soudain ses doigts se sont ouverts :  
Le bois bandé longtemps sous l'effort de l'attente  
Se libère à l'instant par la brusque détente,  
Et la flèche au fin dard s'élançe dans les airs  
Et s'envole joyeuse en sifflant dans l'espace :  
Tel un oiseau léger lorsqu'il fuit apeuré  
Sous le dôme infini de l'azur éthéré,  
Et qu'il se sent suivi par le milan rapace.







## LA LAMPE



**A**gathè tient en main une lampe d'argile  
Dont la lueur tremblante a la douceur de l'huile.  
Elle abrite avec soin la flamme de ses doigts  
Contre le vent léger qui l'incline parfois,  
Et ce geste éclairant par le bas son visage  
Exagère ses traits dont l'ombre se propage;  
Sa silhouette fait un dessin sur le mur,  
Et seul son regard vif luit dans le clair-obscur.



## LA JOUEUSE DE CROTALE

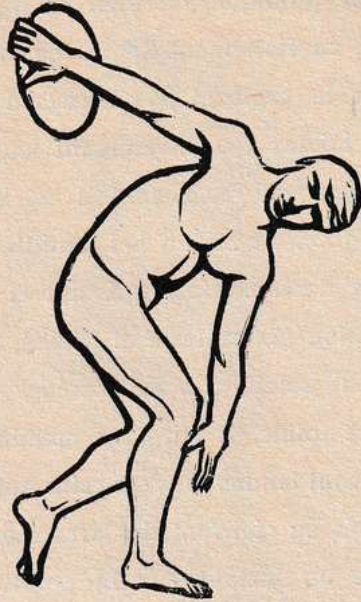


**D**ès l'aube je pénètre au temple de Cybèle :  
Pour briser le silence où l'autel a dormi  
J'agite mon crotale où ma paume martèle,  
Et la torpeur pesante à mon rythme frémit.



La déesse se plaît à ce son monotone,  
Et doucement flattée au bruit de ma chanson,  
Elle se fait pour nous complaisante, et nous donne  
Le sang de la vendange et l'or de la moisson.





## LE DISCOBOLE



**V**oici que Demeter vient s'exercer au stade.  
Ephèbe jeune et sain né dans Cos la Cyclade,  
Dans Athènes il est venu se cultiver:  
Parfait athlète, il a souci de conserver  
La puissance du muscle autant que sa souplesse,  
Et d'orner cependant son esprit de sagesse.



Sûr et maître de lui, il est beau comme un dieu.  
Sur la place publique, ou bien en quelque lieu  
Qu'il passe, au flottement de sa toge légère  
Les vierges le croisant, d'un regard de mystère  
Lèvent sur lui les yeux, trahissant leurs émois  
Par la rougeur du front, tant il est à la fois  
Robuste et gracieux en un bel équilibre.  
Le voici sur l'arène. Alors puissant et libre  
Il se dévêt d'un geste alerte et décidé,  
Et nu, face au soleil, afin de posséder  
Sa puissance totale, il étire ses membres:  
Ses muscles sont tendus sous ses reins qui se cambrent,  
Ses bras levés au ciel font des arcs réguliers.  
Il se dresse un instant sur la pointe des pieds,  
Et l'on voit miroiter l'huile sur sa poitrine,  
Du vigoureux poignet à la cheville fine.  
Dans sa paume il assied la tranche du palet,  
Et pour mieux assurer la longueur de son jet,  
Prend appui doucement sur sa jambe infléchie,  
L'autre main au genou. Sa force réfléchie  
Se contracte vibrante en ses muscles bandés,  
Tels des coursiers rétifs que l'on maintient bridés;  
Et souple, harmonieux, il mesure l'attente,  
Tout son corps frémissant tendu pour la détente.

---



## LA BAIGNEUSE



**A**u bord de l'étang qui miroite  
Sous le chaud soleil de l'été,  
La jeune fille se tient droite,  
Souriante dans la clarté.



Et debout, timide et pudique,  
D'un geste léger de ses mains  
Elle dégrafe sa tunique  
Et la fait glisser de ses reins.

La voici toute rayonnante,  
Offrant dans sa naïveté,  
A l'air, au ciel, à l'eau brillante,  
Le charme de sa nudité.

Alors, hésitante et craintive,  
Elle mouille un pied doucement,  
Mais le retire sur la rive  
Par un instinctif mouvement.

Et penchant sa tête câline  
Où cillent ses petits yeux bleus,  
Elle croise sur sa poitrine  
Ses deux mains, d'un geste frileux.

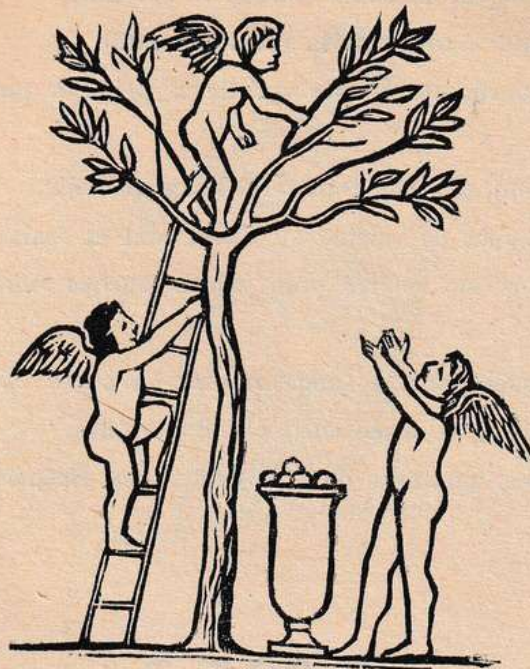
Lors, sur l'instant prenant courage,  
Tout entière elle entre dans l'eau  
Dont les rides sur le rivage  
Viennent se briser aussitôt.

Et la voilà rire et s'ébattre,  
S'éclaboussant de toutes parts,  
Et se jouer à se débattre  
Parmi les fleurs de nénuphars.

Mais dans un buisson de cytise  
Un ægipan caché, sans bruit,  
La suit d'un œil de convoitise,  
Dardant sa prunelle qui luit.







## LA CUEILLETTE

---

**L**e jardin resplendit sous le soleil d'été,  
Et la pulpe des fruits gonflés de sève ardente,  
Effluve capiteux d'une odeur enivrante,  
Exhale le trop-plein de sa maturité.

Et voici, l'œil rieur pétillant de gaité,  
S'avancer sur le sable Eunice la servante,  
Soutenant à son bras la récolte pesante  
Dans la manne d'osier qu'elle a peine à porter.

Et ce sont, pêle-mêle au sein de sa corbeille,  
Des grappes de raisins au duvet mat et frais,  
Que dans son vol n'a point encor touchés l'abeille,

Des figues dont le sang affleure en sucre épais,  
Des poires, de rosée encore tout humides,  
Grenades, pommes d'or et fruits des Hespérides.







## BUCOLIQUE



**V**iens avec moi, Thyrsis, prends ton pipeau champêtre,  
Et nous allons lutter pour le chant le plus beau.  
Asseyons-nous, veux-tu, au pied de ce bouleau  
Où la vigne sauvage au lierre s'enchevêtre.

Chantez, mes pipeaux et musettes,  
Résonnez gaiment dans les bois,  
Tandis que tintent les clochettes  
De mes troupeaux, tout à la fois !

— Oui je suis avec toi pour ce concert agreste.  
Car je sais sur ma flûte un chant inégalé,  
Et dans l'air pur du soir je le veux exhaler.  
Mais qui pourra, dis-moi, nous juger sans conteste ?

— Amynthas le berger m'a promis son concours.  
Il est expert en l'art du fifre et de la flûte  
Et saura bien juger notre paisible lutte,  
Et j'accepte l'arrêt de son choix, sans recours.

Jusqu'à nous faire perdre haleine  
Chantez musettes et pipeaux,  
Chantez par les bois et la plaine,  
Sonnez par les monts et les vaux !

— Pour qui chanterons-nous sur nos flûtes rustiques ?  
Le rythme ne doit pas sans but et sans objet  
S'envoler par les airs, terne et comme à regret,  
Lorsque nous exhalons nos chansons bucoliques.



— Sans doute ! Il faut nommer l'objet de notre chant :  
Toi chante pour Daphné, et moi pour Moëlibée,  
Et nos voix dans le soir seront une gerbée  
Que nous élèverons jusqu'au soleil couchant.

Ohé, mes pipeaux et musettes !  
Dans les landes et les vergers  
Vibrez sous mon souffle, vous êtes  
La voix de l'âme des bergers !





## AU TEPIDARIUM



**C**réüse apporte-moi ma tunique de laine  
Pour couvrir mon épaule, et l'onguent bienfaisant  
Où sont mêlés le térébinthe et la verveine :  
C'est un baume odorant dont l'effet apaisant  
Sur la peau moïte encor, dilate la texture  
Des membres assouplis par le bain de vapeur.



Hâte-toi, je t'en prie, apporte ma vêtue  
Car je sens que déjà me gagne la torpeur;  
Le besoin de dormir m'alourdit la paupière,  
L'effet de la chaleur engourdit tous mes sens,  
Et je vais m'assoupir sous la faible lumière,  
Le chant de la musique et l'odeur de l'encens.



## NARCISSE



**P**armi les iris blancs qui bordent la fontaine,  
Narcisse, doucement, de l'eau s'est approché,  
Et sans bruit, immobile, il regarde penché,  
Son image au miroir que le vent ride à peine.

Sur le fond de ciel pur il voit se détacher  
Son jeune front orné de grâce souveraine,  
Et son beau corps d'éphèbe où son regard s'enchaîne  
A tel point qu'il étend la main pour le toucher.

Et voici que soudain, saisi d'un trouble extrême,  
Il demeure interdit devant tant de beauté,  
Et se sent devenir amoureux de lui-même.

Alors il fait le geste en sa naïveté,  
Et se penchant sur l'eau jusqu'à ce qu'il la touche,  
Se baise avec amour lui-même sur la bouche.





## CHEZ LE POTIER



**H**yacinthe a conduit la belle Ampelisca  
Vers l'étal du potier, pour voir les statuettes.  
« Vois-tu cette Minerve, (et son doigt l'indiqua)  
La veux-tu ? — J'aimerais... — Dis ce que tu souhaites.

Veux-tu cet Apollon digne et majestueux,  
Ce Pan avec sa flûte, ou ce petit Satyre  
A l'oreille pointue, à l'œil voluptueux ?  
— Oh, je ne l'aime point, j'ai peur de son sourire !  
Mais j'aperçois là-bas un gentil Cupidon.  
— Eh, c'est un petit dieu qui n'est pas toujours sage !  
N'importe, tu le veux ? Le voici. Que ce don  
Protège notre amour et me serve de gage. »







## LE SATYRE



**E**n revenant tantôt le long du bois de hêtres,  
J'ai vu le chèvre-pied tapi dans un buisson.  
Il était là sous les branches qui s'enchevêtrent,  
Et sa vue a causé en moi un tel frisson,  
Que j'en suis à cette heure encor toute tremblante.

Il a dardé sur moi le feu de son regard,  
De ses petits yeux noirs qui sèment l'épouvante.  
Il avait, j'en suis sûre, un vilain nez camard,  
Et des sabots fourchus, des oreilles difformes,  
Et j'ai vu sur son front étroit et tout ridé,  
Pointer dans les cheveux les cornes qui se forment.  
Alors je me suis mise à courir sans tarder  
Et j'ai fui tout d'un trait, sans oser par derrière  
Jeter même un regard pour voir s'il me suivait,  
Car je craignais ouïr son pied battant la terre  
Galopant sur mes pas, et prêt à m'enlever !







## LA FIBULE



**L**éa la callipyge a mis sa stole blanche  
Dont la fente s'entr'ouvre au long du mollet nu,  
Et le pli gracieux qui lui drape la hanche  
Par une agrafe d'or sur l'épaule est tenu.

Cette fibule a le dessin d'un scarabée  
Qui retient dans sa griffe un pan du vêtement,  
Et le tissu léger, jusqu'en sa retombée  
Descend harmonieux sans aucun froissement.







## LE STOÏCIEN

---

**P**rincipe austère et dur de mon maître Zénon :  
Le mal n'existe pas, la douleur est un leurre;  
Et dans le fil des jours tout glisse, et seul demeure  
Tout effort vers un bien qui mérite ce nom.

L'allégresse est futile, au son du tympanon  
Qui scande et fait sonner la joie extérieure,  
Et même la beauté se montre inférieure  
A tout confort moral, fût-ce le Parthénon.

Comme un aurige tient des cavales fringantes  
Bondissant au timon, nerveuses, haletantes,  
De même j'ai chez moi dompté la passion,

Et je me sens au cœur l'équilibre suprême  
Et le secret orgueil de sa possession,  
La beauté de l'effort de se vaincre soi-même.



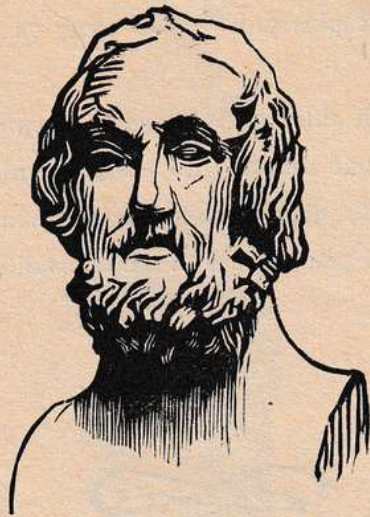




## LA FRISE



**A**u front du Parthénon Phidias a sculpté  
Ces chevaux bondissants dont la frise admirable  
Déroule face au ciel son décor de beauté:  
Et les voici traçant pour nous toute la fable  
De ces combats fameux qu'un aède a chantés,  
Où des guerriers de Sparte et cavaliers attiques  
Dans l'ardeur de l'assaut sont finement sculptés  
Dans le corps le plus pur du marbre pentélique.



## LE POÈTE



**S**ilencieusement, et le front dans la main,  
Il rumine en son cœur les mots de son poème :  
Le rythme le possède, et sa ferveur suprême  
Est prête à s'exhaler et va jaillir sans frein.



Il tient sur ses genoux la tablette de cire  
Où bientôt sa pensée aux pointes du stylet  
Pour la foule, au grand jour, va livrer son secret,  
Où l'élan le plus pur de son cœur va s'inscrire.

Et sans qu'il entre en lui orgueil ni vanité,  
Il se sait d'une essence au dessus du vulgaire,  
Il sent qu'un dieu l'habite, il est un sanctuaire  
Où flotte un peu de rêve et d'immortalité.





## L'OMBRE



**R**egarde l'ombre qui s'avance :  
On la voit ramper doucement  
Et poursuivre avec patience  
Le pas d'un lent cheminement.



Autour du fût de la colonne  
Et sur les pieds de la Nikè,  
Comme elle tourne ! et je m'étonne  
Que tu ne puisse l'expliquer.

Cette ombre est donc chose vivante,  
Puisque je la vois se mouvoir ?  
Et parfois je m'impatiente :  
M'aideras-tu de ton savoir ?

— J'aime à te voir chercher les causes.  
Sache, petite, que les dieux  
Ont ainsi disposé les choses  
Pour l'enchantement de nos yeux.

Sache que le soleil éclaire  
Le couchant après le levant,  
Et tire l'ombre par derrière,  
Poussant la lueur par devant.

Ne cherche pas par quel mystère  
Il s'achemine sous les cieux  
En créant pour nous sur la terre  
Ce décor mouvant merveilleux :

Oui l'ombre tourne, et c'est merveille  
Au même endroit et sans détour,  
A la même heure que la veille,  
De la retrouver chaque jour ! »







## L'ESSAIM

---

**V**iens avec moi, Mélanthe: Un jeune essaim d'abeilles  
S'est posé ce matin dans le fond du jardin.  
Tiens, les voici : Dirait-on pas qu'elles sommeillent,  
Mais ne t'y trompe pas et n'y mets pas la main,  
Sinon tu les verrais s'agiter en colère  
Cherchant à te blesser de leur dard acéré.

J'incline doucement cette branche légère  
Où l'essaim s'est pendu, puis l'ayant séparé  
Du tronc qui le retient, doucement je l'enlève,  
Ainsi qu'on cueille un fruit à sa maturité,  
Echauffé de soleil et tout gonflé de sève.  
Posons-le maintenant avec dextérité  
Au sein de ta corbeille en fin osier tressée,  
Pour le porter sans heurt là-bas jusqu'au verger  
Où, dans les profondeurs de la ruche enfoncée,  
Chaque abeille s'ira d'elle-même loger.  
Ainsi, vois-tu, l'instinct de cet essaim sauvage  
Recueilli par nos soins, va travailler pour nous,  
Et par les soirs d'hiver nous boirons un beuvrage  
Que ma mère fera de miel et de vin doux.







## LA PLEUREUSE



**A**gathè sur son front a ramené son voile  
Pour cacher son œil rouge et ses traits désolés  
Et l'abandon de ses bandeaux échevelés.

Elle a reçu tantôt des mains de la Vestale,  
Dans une urne d'argile au col cerclé d'étain,  
Les cendres de l'époux que la Parque sauvage  
A frappé sans pitié dans la force de l'âge,  
Et qui s'évanouit vers un monde lointain.  
Et la voici marchant tristement solitaire,  
Qui porte entre ses bras son fardeau précieux,  
Voulant en son foyer, par un geste pieux,  
Le poser au sommet du cippe funéraire.





## LE VOLEUR

---

**H**ermès, dieu des voleurs, j'ai grand besoin de toi !  
Hier chez mon voisin pénétrant dès matine,  
J'ai voulu dérober des œufs d'un geste adroit,  
Mais son bâton noueux m'a caressé l'échine.

Si tu me viens aider, je ferai mieux, ma foi,  
Car je veux aujourd'hui, d'une main clandestine,  
Dérober ses poulets dans leur réduit étroit,  
Les plus beaux, les plus gras, qu'à sa table il destine.

Le dos me cuit encore, et je me vengerai !  
Aide-moi pour mener à bien cette escapade  
Et pour escalader sans bruit la palissade;

Garde surtout les coqs, lorsque je les prendrai,  
D'alerter tout l'enclos de leur voix agressive !  
Il faut, n'est-il pas vrai, que tout le monde vive.



## L'ESCLAVE SOUMISE

---

**M**aître, je suis à toi, je suis ton bien, ta chose,  
Car tu sais que je n'ai de vouloir que le tien,  
Qu'il suffit d'un regard de toi pour que je n'ose,  
Que ton sourcil froncé fait de moi moins que rien;  
Et tel un chien fouetté lèche la main du maître,  
Soumise à tes désirs, j'embrasse tes genoux. »



Or, le Patricien dédaignant ces mots doux  
S'esquive brusquement, pressé de disparaître,  
Tirant derrière lui le velum, sans pitié.  
Mais Eunice à l'instant, dont tout l'être frissonne,  
Se hausse doucement sur la pointe du pied,  
Et baise avec amour le buste de Pétrone.





## L'HOMME A L'ÉPINE



**L**e bel éphèbe court par les sentiers de mousse,  
Nu, pour baigner son corps des rayons du soleil,  
De la fraîcheur de l'air, et de la brise douce,  
Et s'ouvrir les esprits au sortir du sommeil.



Mais voici qu'en courant il rencontre une épine,  
N'ayant pas aperçu ce rameau d'églantier  
Au travers de la sente, avec sa pointe fine  
Qui pénètre et le blesse à la paume du pied.  
Il pousse un cri, s'assied sur le bord d'une souche,  
Et se tournant le pied sur le genou, tandis  
Qu'il arrache l'épine, au moment qu'il la touche,  
Une goutte de sang perle comme un rubis.





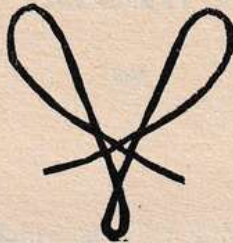
## L'AIGLE

---

**M**e voici de retour : Tiens, voici mon trophée,  
Ce grand aigle des monts, et sur ma main griffée  
Tu peux voir comme il s'est fort longtemps débattu.  
D'une flèche au fin dard quand je l'eus abattu,  
Il s'avança vers moi, puissant, battant des ailes,  
Et son regard méchant jetait des étincelles.



Alors je lui saisis le cou de mes deux mains,  
Mais lui se défendait, me labourant le sein  
Et les bras, de sa serre aux pointes recourbées.  
Le sol était jonché de ses plumes tombées,  
Mais moi je l'étreignis d'un si puissant effort  
Que dans un dernier spasme il sombra dans la mort,  
Et le voici brisé, avec son long col chauve,  
Et sa large poitrine où le plumage fauve,  
Par les traces de sang humide, marque encor  
La place où j'arrachai la flèche de son corps.  
Vois le croc dangereux de son bec de rapace,  
Son ongle fait pour transpercer ce qu'il embrasse...  
Je ne regrette pas mes efforts obstinés,  
Il n'enlèvera plus mes agneaux nouveau-nés.







## LE DIEU



**C**e Zeus fut modelé d'argile de Syros.  
Praxitèle sans doute en marbre de Paros  
Aurait pu ciseler le maître du tonnerre,  
Mais l'artisan naïf qui sait pétrir la terre,  
L'a voulu façonner lui-même de ses mains,



Et le voici paré d'attributs souverains,  
Dominant l'univers d'un regard de puissance.  
Lorsque la glaise, après des jours de patience  
Eut reçu du potier la forme qu'il rêvait,  
Il la mit dans le four, et gonflant son soufflet  
Il attisa la flamme autour de son ouvrage  
Pour le durcir au feu, jusqu'à l'heure où l'image  
En sortit patinée en des douceurs d'émail  
Où le grand jour faisait saillir chaque détail.  
Et l'artiste lui fit la place la meilleure  
A son foyer, parmi les dieux de la demeure.





## PAR LES SENTIERS



**V**eux-tu que nous allions ensemble ce matin  
Errer parmi les prés humides de rosée ?  
Vois comme les saisons en suivant leur destin  
Nous livrent chaque jour la terre reposée  
Et calmée, au sortir du labeur journalier.



Allons par les sentiers : Déjà les moutons bêlent  
Aux portes du bercail leur appel familial;  
Les chèvres bondissant alertes et rebelles,  
Broutent en s'égrenant tout le long du chemin,  
Des touffes d'asphodèle et des fleurs de cytise.  
Tout s'éveille et renaît. Viens, donne-moi la main  
Et courons dans l'air vif qui nous fouette et nous grise !  
Courons, cheveux au vent, hors d'haleine, légers,  
Jusqu'au verger là-bas, où l'abeille s'enferme  
Dans sa ruche, à l'abri d'un bosquet d'orangers  
Clôturé de cyprès, où veille le dieu Terme.





## FACE AU LARGE



**I**bycus a conduit Coelita sur la plage.  
Ils se sont approchés jusqu'au bord de la mer,  
Où l'onde, à petits coups lentement se propage;  
Et la main dans la main, devant le lointain clair  
Ils sont restés longtemps sans paroles stériles,  
Le regard fixement tendu vers l'horizon,  
Tout l'être frémissant, et pourtant immobiles,  
Exhalant leur silence ainsi qu'une oraison.



Le vent faisait flotter le bord de leur tunique  
Et l'eau venait baigner doucement leurs pieds nus,  
Et dans l'intimité de cette heure mystique  
Ils se sentaient trembler de bonheurs inconnus.  
Alors sans se parler, dans leur âme si pure  
Ils ont senti tous deux avec simplicité,  
Que leur amour naïf était à la mesure  
De ce vaste océan dans son immensité.





## L'AVARE

—

**C**rassidès a caché sous un pan de sa toge  
La cassette d'airain qui contient son trésor;  
Et craignant qu'en chemin quelqu'un ne l'interroge,  
Il va rasant les murs, et les piécettes d'or  
Tintent dans le coffret leur chanson métallique  
Qu'à chacun de ses pas il tente d'étouffer.



C'est pour lui jour et nuit un souci tyrannique  
Dont rien encor n'a pu le faire triompher:  
Il a changé cent fois sa cassette de place,  
La portant ici, là, pour tromper le destin;  
Et le voilà qui court, anxieux et tenace,  
L'enfourer en secret au fond de son jardin.



L'ἄρπαγη (ou harpago) était un grappin, une griffe de fer servant à attirer les objets, ce qui a fait désigner du même nom un homme rapace, un avare. Telle est l'origine du nom HARPAGON.

## LA LITIÈRE

---

**Œ**nops appelle-moi mes porteurs de litière,  
Mes grands esclaves noirs dont l'allure si fière  
Attire quand je passe un regard envieux.  
Ils viennent d'Éthiopie, aux bords mystérieux  
Du grand fleuve sacré qui féconde l'Afrique.  
Sous leur torse bronzé par le soleil libyque  
On voit saillir les traits de leurs muscles d'airain,  
Et l'effort de porter est un jeu, tant leur rein  
Puissant et vigoureux est dur à la fatigue.  
Tu sais que de flatter je ne suis point prodigue,  
Mais ces quatre grands noirs me sont, en vérité,  
Sur la Place Publique un sujet de fierté,  
Et j'aime, quand midi m'alourdit la paupière,  
Me sentir à leur pas bercé dans ma litière.

---





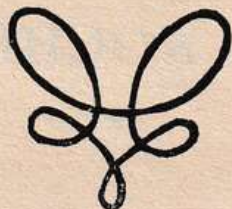
## LE NOCHER



**O**h quelle fière allure il a, droit sur sa poupe,  
Quand la rame à la main il gouverne sa nef !  
Sa voile au flanc gonflé sur le ciel se découpe  
En blanche silhouette, et lui d'un geste bref  
Sait tendre ou relâcher les cordes qui la tiennent.



Il est habile à louvoyer contre le vent,  
Et même il sait voguer par les nuits incertaines  
Sans lune et sans étoile, où penché sur l'avant  
L'œil scrute vainement l'obscurité déserte.  
Ah, c'est un fin nocher, l'orgueil de la cité !  
Cent fois dans la tempête il a risqué sa perte,  
Et cent fois on l'a vu par son habileté  
Triompher des assauts de la mer en furie.  
Voyez-le torse nu, pieds nus, et face au vent,  
Ainsi qu'un dieu marin dont la seule industrie  
Est de savoir dompter la mer en la bravant.  
Et par les chauds midis, de loin la silhouette  
De sa blanche voilure oscillant sur le flot  
Est, contre l'horizon, comme un vol de mouette  
Qui plane sur l'écume ainsi qu'en un halo.







## LA COCCINELLE



**M**yrtha regarde sur sa main  
Ce tout petit insecte rouge  
Qui semble chercher son chemin  
Et pas à pas lentement bouge.

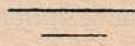
Il chemine sans se hâter,  
Tâte avant de poser sa patte,  
Et traîne sans légèreté  
Ses points noirs sur fond écarlate.

Le voici parvenu sans bruit  
Au mince bout de l'ongle rose  
Où son caprice l'a conduit.  
Myrrha voudrait crier, mais n'ose...

L'insecte paraît hésitant,  
Puis, séparant sa carapace,  
Ouvre ses ailes qu'il étend,  
Et s'envole à travers l'espace.

Et lui, ce lourdeau clopinant,  
Dont le gros dos tangue et bascule,  
Flotte dans l'air en bourdonnant,  
Plus léger qu'une libellule.

Myrrha que l'insecte déçoit,  
Songeant qu'elle l'eût pu détruire  
D'un petit geste de son doigt,  
Se lève en éclatant de rire.







## LE VIEILLARD

---

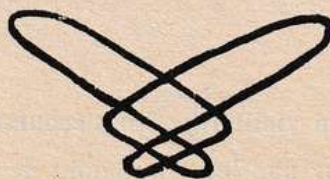
**P**hilète est un vieillard : En s'écoulant sur lui  
Doucement, jour par jour, au cours de tant d'années,  
Les ans l'ont affiné et l'ont fait aujourd'hui  
Plein de sagesse et de sciences obstinées.

Ainsi l'eau qui s'écoule en descendant des monts,  
Un peu plus chaque jour au fil de la rivière  
Erode les piliers qui supportent les ponts,  
Et polit en passant le grain dur de la pierre.

Voyez-le cheminer sagement, dos voûté,  
Ses cheveux blancs épars sur le bord de sa toge,  
Le regard presque absent de la réalité,  
Paraissant insensible au sarcasme, à l'éloge.

Il songe : Si pour lui tout est effort pesant,  
Plus son corps s'alourdit, plus son esprit s'élève;  
Et sa philosophie est du moment présent,  
N'ayant plus d'avenir il ne fait plus de rêve;

Il sait que la matière est soumise à l'esprit,  
Et qu'au prix de ses jours on acquiert la sagesse,  
Et son expérience est un trésor sans prix,  
Un flambeau lumineux, quand pour lui le jour baisse.





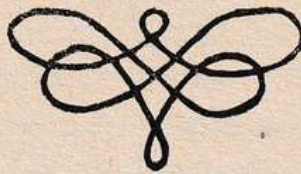


## L'APÔTRE



**P**aul de Tarse est debout devant l'Aréopage.  
Avec feu, longüement, il parle, et plus d'un sage  
Sent de la vieille loi trembler les fondements.

Il pose devant eux les nouveaux éléments  
D'une foi qui pourrait bouleverser le monde,  
Si l'esprit acceptait sa logique féconde :  
« Bienheureux les cœurs purs et les pauvres d'esprit !  
Bienheureux tous ceux-là qui le monde proscrit ! »  
Les juges sont émus : jamais rien de semblable  
N'est sorti par la voix d'un homme raisonnable.  
Mais lui parle et se sent inspiré par l'Esprit,  
Et sans se soucier, tandis qu'il renchérit,  
Si quelque jour, à Rome, ayant rempli sa tâche,  
Son chef de Citoyen peut tomber sous la hache.







## LES PIPEAUX



**L**e pâtre Lysias a cueilli sept roseaux,  
Puis les ayant taillés de longueurs inégales,  
Il les unit entre eux pour faire des pipeaux  
Par des larmes de cire entre les intervalles.

Lorsque les sept roseaux furent bien assemblés,  
Et que pour maintenir leur légère arcature  
Par un lien de chanvre il les eut encerclés,  
Il souffla doucement au bord de l'ouverture  
Pour briser son haleine au tranchant des tuyaux :  
Tout aussitôt son souffle engendra la musique,  
Et promenant sa lèvre au bord des trous jumeaux  
Lysias exhala son âme bucolique  
Qui chantait en glissant aux parois des pipeaux.  
Alors il consacra cette flûte champêtre  
Au dieu Pan qui préside au destin des troupeaux,  
Qu'invoquent les bergers, par qui l'on peut connaître  
Les travaux et les jours, les saisons et les mois.  
Puis il reprit son chant jusqu'à la nuit venue,  
Et bien longtemps sa voix vola dans les grands bois  
Flottant au gré du vent, si frêle et si ténue.







## LE FLAMINE



**S**ur la Place où brasille un soleil fulgurant,  
Le temple donne accès dans l'ombre et le silence;  
Le Flamine a franchi le seuil étroit s'ouvrant  
Au flanc du péristyle, et sa seule présence  
A rendu de la vie au temple qui dormait :

Le marbre a résonné au choc du pas sonore  
Dont l'écho s'étirait et se répercutait  
Pour renaître et mourir et puis renaître encore.  
Sur un trépied de bronze au centre de l'autel  
Le feu sacré brûlait dans une cassolette :  
Alors pour accomplir le geste rituel,  
Ramenant de la main au dessus de sa tête  
Un long pan de sa toge au liseré pourpré,  
Le Flamine a jeté sur les braises rougies  
Du suc de térébinthe au fort parfum ambré,  
Des grains d'encens pétris de subtiles magies,  
Du benjoin d'Arabie, et du camphre d'Ophir.  
La flamme ranimée a crépité dans l'ombre,  
La senteur balsamique a flotté pour gravir  
Au sommet des piliers où l'architrave sombre  
Sommeillait pesamment sur les lourds chapiteaux;  
Les baumes ont livré leur âme consumée,  
Comme un brouillard du soir sur le flanc des coteaux,  
Et déroulé sans bruit leur spire de fumée.





## LE SYBARITE

---

**J'**ai disposé ma vie harmonieuse et douce,  
Mes jours coulent lascifs dans la sérénité,  
J'ignore les soucis et la nécessité,  
Et sur mon cœur bardé l'adversité s'émousse.

Dormir, manger, jouir, tel est mon idéal :  
Si les dieux ont créé ces biens pour notre usage,  
En user à loisir est raisonnable et sage,  
Rejeter leurs bienfaits est un acte immoral.

Et j'aime le sommeil que nul bruit n'effarouche,  
Sur des roses dont le parfum peut s'exhaler ;  
Mais hier cependant mon sommeil fut troublé,  
Un pétale froissé me blessait sur ma couche.

---

## LE CHEVRIER

---

**L**ycas est un enfant, et conduire ses chèvres  
Est un jeu qu'il poursuit en mâchonnant des lèvres  
Un brin d'herbe arraché sur le bord du chemin.  
Sur le pelage dur il promène sa main  
Pour flatter et calmer les bêtes turbulentes.  
Il cueille l'asphodèle ou les feuilles d'acanthès  
Que dans sa main fragile elles viennent manger  
Sachant que sous sa coupe il n'est aucun danger,  
Et puis s'en vont, sautant en courses éperdues  
Qui font se balancer leurs mamelles tendues.

---





## LA COURTISANE



**L**éa la courtisane erre sur l'Agora  
De son pas nonchalant, provocante et cynique.  
Retroussant au genou le pan de sa tunique,  
Elle cherche à l'entour l'éphèbe qui dira

Que son pied gracieux et sa jambe bien faite  
Sont pour l'œil attentif un régal sans pareil.  
Elle a mis, pour tenir les regards en éveil,  
De la poudre de Tyr sur sa lèvre coquette,  
Et l'ambre de Mélos lui parfume le front.  
Elle toise chacun de son coup d'œil oblique  
Et vaguant à son gré sur la Place Publique,  
Elle s'en croit vraiment le centre et le fleuron.







## L'AURIGE



**S**ous les yeux de César et de toute la foule  
J'ai parcouru trois fois le stade en sable fin;  
Et trois fois j'ai frôlé, en vacarme de houle,  
La borne de granit où vire le chemin,

Au galop frémissant de mes chevaux berbères,  
Mes quatre étalons noirs qui se ruent au timon :  
Nerveux, les reins tendus, secouant leurs crinières  
Et l'écume aux naseaux, on eût dit qu'un démon  
Excitait leur effort, allongés dans l'espace;  
Et moi, droit sur le char, les rênes bien en main,  
Me sentant pénétré d'une tranquille audace,  
J'affrontai de César le regard souverain.  
Mes rivaux me suivaient bien loin dans la carrière,  
Eperdus, rage au cœur, invoquant tous les dieux,  
Et l'on voyait voler au soleil la poussière  
Dans un poudrolement d'or autour de mes essieux.







## LA VÉNUMS DE MILO



**D**isciple de Myron ou bien de Praxitèle,  
Quel artiste anonyme, aux siècles reculés,  
A sculpté ce profil dans le marbre rebelle,  
Et ces contours si purs légèrement voilés ?

Quelle femme a posé pour servir de modèle,  
Et prêté le concours d'un corps prestigieux  
Que l'artiste a fixé de son ciseau fidèle,  
Drapé de la tunique en des plis gracieux ?

Son regard fascinant, ce regard sans prunelle,  
S'entoure étrangement d'une calme beauté;  
On sent, à le subir, qu'elle se connaît belle,  
Et sait qu'elle vivra pour l'immortalité.

La terre de Milo, durant des millénaires,  
A caché ce chef-d'œuvre inhumé dans ses flancs  
Sûrement, à l'abri des volcans et des guerres,  
Tandis que s'effondraient les empires croulants.

Et lorsque le Barbare a quitté la Cyclade  
Refluant vers sa bauge à l'orient lointain,  
La statue a revu le ciel bleu de l'Hellade  
Et commencé le cours de son nouveau destin.



Peu importe qu'elle ait en sortant de la terre  
Abandonné l'attrait de ses bras mutilés,  
Que le charme des mains pour nous reste un mystère,  
Gestes inachevés au marbre ciselés;

Il suffit qu'aujourd'hui sous son galbe admirable  
Nous sentions palpiter l'art de l'antiquité  
Qui voulut nous léguer d'une façon durable  
Son effort idéal vers la pure beauté.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Avant-Propos .....	7	Le Dogue .....	25
Liminaire .....	9	Le Piégeur .....	27
La Coiffure .....	11	Le Cynique .....	29
Le Tympaniste .....	13	Offrande .....	31
La Conque .....	15	La Victoire .....	33
La Maraude .....	17	La Plage .....	35
La Coupe .....	19	La Neige .....	37
A la Fontaine .....	21	Le Pâtre .....	39
Le Coucher .....	23	Cornélie .....	41



La Course .....	43	L'Esclave soumise .....	91
Les Osselets .....	45	L'Homme à l'Epine .....	93
L'Archer .....	47	L'Aigle .....	95
La Lampe .....	49	Le Dieu .....	97
La Joueuse de Crotale..	51	Par les Sentiers .....	99
Le Discobole .....	53	Face au Large .....	101
La Baigneuse .....	55	L'Avare .....	103
La Cueillette .....	59	La Litière .....	105
Bucolique .....	61	Le Nocher .....	107
Au Tepidarium .....	65	La Coccinelle .....	109
Narcisse .....	67	Le Vieillard .....	111
Chez le Potier .....	69	L'Apôtre .....	113
Le Satyre .....	71	Les Pipeaux .....	115
La Fibule .....	73	La Flamme .....	117
Le Stoïcien .....	75	Le Sybarite .....	119
La Frise .....	77	Le Chevrier .....	121
Le Poète .....	79	La Courtisane .....	123
L'Ombre .....	81	L'Aurige .....	125
L'Essaim .....	85	La Vénus de Milo .....	127
La Pleureuse .....	87	Table des Matières .....	131
Le Voleur .....	89		



